Peter DINZELBACHER, *Unglaube im « Zeitalter des Glaubens ». Atheismus und Skeptizismus im Mittelalter*

Badenweiler, Wissenschaftlicher Verlag Bachmann, 2009, 166 p., 15 fig., 22 cm, 23,95 €, ISBN 978-3-940523-01-3.

Andrea Martignoni

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/rhr/7932>

DOI : 10.4000/rhr.7932

ISSN : 2105-2573

Éditeur

Armand Colin

Édition imprimée

Date de publication : 1 septembre 2012

Pagination : 432-436

ISBN : 978-2200-92975-0

ISSN : 0035-1423

Référence électronique

Andrea Martignoni, « Peter DINZELBACHER, *Unglaube im « Zeitalter des Glaubens ». Atheismus und Skeptizismus im Mittelalter* », *Revue de l'histoire des religions* [En ligne], 3 | 2012, mis en ligne le 04 octobre 2012, consulté le 10 décembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/rhr/7932> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/rhr.7932>

Ce document a été généré automatiquement le 10 décembre 2020.

Tous droits réservés

Peter DINZELBACHER, *Unglaube im « Zeitalter des Glaubens ». Atheismus und Skeptizismus im Mittelalter*

Badenweiler, Wissenschaftlicher Verlag Bachmann, 2009, 166 p., 15 fig.,
22 cm, 23,95 €, ISBN 978-3-940523-01-3.

Andrea Martignoni

RÉFÉRENCE

Peter DINZELBACHER, *Unglaube im « Zeitalter des Glaubens ». Atheismus und Skeptizismus im Mittelalter*, Badenweiler, Wissenschaftlicher Verlag Bachmann, 2009, 166 p., 15 fig.,
22 cm, 23,95 €, ISBN 978-3-940523-01-3.

- 1 L'historien allemand Peter Dinzelbacher est l'auteur d'un nombre important d'ouvrages portant sur la culture, la religion et la spiritualité médiévales. Malheureusement, aucun n'a bénéficié à ce jour d'une traduction française. Il est avant tout l'éminent spécialiste de la littérature visionnaire médiévale à laquelle il a consacré un grand livre intitulé *Vision und Visionsliteratur im Mittelalter* (1981). Il n'a cessé depuis de multiplier ses recherches sur l'au-delà en faisant paraître en 2002 chez Primus un ouvrage consacré au ciel, à l'enfer et à la sainteté, dans lequel il s'interroge sur le rapport entre les visions et les expressions artistiques : *Himmel, Hölle, Heilige, Visionen und Kunst im Mittelalter*. En 2009, sont publiés chez Bachmann deux nouveaux livres. Le premier, *Warum weint der König ? Eine Kritik des mediävistischen Panritualismus* (*Pourquoi le roi pleure ? Une critique du « panritualisme » dans la médiévistique récente*), est une réflexion critique sur l'importance accordée à la dimension rituelle dans l'étude de la société médiévale, une question qui fait écho au débat ouvert par Philippe Buc avec son livre *Dangereux rituel. De l'histoire médiévale aux sciences sociales* (PUF, 2003). Le second ouvrage, qui nous intéresse ici, est intitulé *L'incroyance au temps de la croyance. Athéisme et scepticisme au Moyen Âge*.

- 2 L'incroyance est une problématique chère à l'auteur. Il s'y était déjà intéressé de près dans un article publié il y a une dizaine d'années (« Étude sur l'incroyance à l'époque de la foi », *Revue des sciences religieuses*, LXXIII, 1, 1999, p. 42-79). Pendant trop longtemps, le Moyen Âge a été considéré comme la grande époque de la foi. Le doute, le scepticisme, l'incrédulité voire l'athéisme ne semblaient y avoir aucune place et étaient considérés comme le résultat de la rationalité des Lumières. Lorsqu'il publia en 1942 son livre sur la religion au temps de Rabelais (*Le problème de l'incroyance au XVI^e siècle. La religion de Rabelais*, Paris, Albin Michel, 2003), Lucien Febvre en était justement arrivé à souligner l'impossibilité de l'incroyance pour l'époque médiévale. Peter Dinzelbacher n'est certes pas le premier à mettre en brèche ces théories. Dès 1976, François Berriot, dans son livre *Athéismes et athéistes au XVI^e siècle*, avait remis en cause l'assertion de Febvre. Des travaux plus récents comme ceux de John H. Arnold, *Belief and unbelief in medieval Europe* (Londres, Hodder, 2005) ou encore à ceux de Dominik Perler, *Zweifel und Gewissheit. Skeptische Debatten im Mittelalter* (Francfort, Klostermann, 2006), rappellent, sources à l'appui, à quel point le doute, l'incroyance et une certaine irrévérence religieuse eurent aussi leur propre place au sein de la société des croyants. On peut encore se reporter à : Henrik Lagerlund (ed.), *Rethinking the History of Skepticism: The Missing Medieval Background* (Leyde, Brill, 2010) et à : Paolo Golinelli, *Il Medioevo degli increduli* (Milan, Mursia, 2009).

- 3 Le nouveau livre de Peter Dinzelbacher s'inspire largement des approches que l'auteur avait proposées dans son article de 1999. On retrouve globalement la même organisation de la réflexion, et bon nombre d'exemples qu'il avait exploités forment à nouveau la colonne vertébrale de l'ouvrage même si le corpus des sources, éditées pour la plupart, a été élargi. Le lecteur peut se réjouir de la quantité et de la diversité des sources mobilisées, parmi lesquelles des sources iconographiques où figurent des enluminures du *Roman de la Rose* ou du *Pèlerinage de la vie humaine* de Digulleville ainsi que des fresques, celles de Giotto à Padoue par exemple. À la richesse des sources correspond l'ampleur des dossiers thématiques et de nouveaux chantiers d'investigation pris en compte par l'auteur. Il s'intéresse au problème de l'incroyance à travers deux approches essentielles : d'une part, il se penche sur la question de la théorisation médiévale du concept de croyance et d'incroyance ; de l'autre, il tente de retrouver les expressions et les formulations concrètes à travers lesquelles on a manifesté des doutes, on s'en est pris au divin, on a remis en cause un ou plusieurs éléments de la doctrine.

- 4 Le terrain d'investigation est un long Moyen Âge qui s'étale de l'Antiquité tardive au XVI^e siècle. Privilégier une telle approche, c'est se donner la chance de mesurer, sur la longue durée, les rythmes d'une histoire possible de l'incroyance et du scepticisme. C'est aussi assumer les risques d'inévitables raccourcis, synthèses, voire généralisations, qui quelque part finissent inmanquablement par fragiliser l'ensemble des analyses proposées. L'ouvrage s'organise autour de neuf chapitres (La notion médiévale d'*infidelitas* ; l'incroyance dans le Moyen Âge préchrétien ; sociologie des incroyants ; l'épicurien médiéval ; le désintérêt religieux ; ne pas croire au paradis ; l'iconographie de l'*infidelitas* ; l'incroyance à moindre signification ; de la croyance aveugle à l'athéisme critique : pour une image différenciée de l'histoire religieuse du Moyen Âge). Ils sont tous très concis et relativement brefs, ce qui facilite certes la lecture mais donne parfois un sentiment d'inachèvement.

- 5 Intitulé « La notion médiévale de *infidelitas* », le premier chapitre pose la question fondamentale du vocabulaire conceptuel employé pour définir l'incroyance : *infidelitas*, *incredulitas*, *incredentia* ou encore *diffidentia*. Or, force est de constater que les théologiens utilisent avant tout cette terminologie pour parler de l'hérésie ou des croyances des non-chrétiens, musulmans ou juifs. D'Hugues de Saint-Victor à saint Thomas d'Aquin en passant par Guillaume d'Auvergne, c'est une théologie du croire qui se construit dans laquelle on accorde finalement peu de place au manque de foi ou au relativisme religieux. Il n'y a que le fou qui semble pouvoir nier l'existence de Dieu comme le dit le psaume 52 : « *Dixit insipiens in corde suo : non est Deus* ». Incroyance, scepticisme et hérésie se confondent ainsi dans un même champ sémantique structuré principalement autour de trois formes de rejet : la négation de l'existence de Dieu, de la survie de l'âme après la mort et enfin la négation de la nature divine du Christ. Hérésie, l'incroyance est conçue aussi comme une forme de péché. Le dominicain toscan Giordano da Rivalta rappelle, au début du XIV^e siècle, que celui qui vit dans le péché manque nécessairement de foi en Dieu. Des hommes de peu de foi, l'enfer déborde ! Toujours est-il que l'historien doit agir avec prudence et ne pas voir systématiquement dans les textes qui évoquent le thème de l'incroyance les traces d'un constat, mais plutôt l'instrumentalisation de l'incroyance dans un discours accusatoire et dénonciateur pour moraliser et édifier le public.
- 6 Si ce premier volet conduit le lecteur au cœur de la scolastique médiévale, le chapitre suivant propose déjà un retour en arrière – une gymnastique fastidieuse qui malheureusement revient bien souvent dans le livre –, car l'auteur s'intéresse à l'incroyance dans ce qu'il appelle le Moyen Âge préchrétien (celte, germanique ou slave). Après quoi, Dinzelbacher élabore une sociologie de l'incroyance. Plusieurs catégories « socioprofessionnelles » sont distinguées. Avec la figure des intellectuels, on revient aux théologiens, philosophes, prédicateurs du Moyen Âge central déjà évoqué dans le premier chapitre : Anselme de Canterbury, Bonaventure, Alexandre de Halès, Étienne de Bourbon, etc. Le problème du mal est ici placé au centre du questionnement. Loin de remettre en cause l'existence de Dieu, le mal est nécessaire au triomphe du bien. Dans la volonté de théoriser les preuves de l'existence de Dieu, ces intellectuels utilisent l'incroyance comme un instrument au service de la vraie foi et essaient d'identifier ses différentes formes pour mieux les combattre. On assiste alors à la mise en place de catégories bien définies de l'incroyance. Les condamnations parisiennes de 1277 prises en compte par Peter Dinzelbacher en sont une efficace illustration : négation de la doctrine de l'immortalité, de la providence ou encore négation de l'immortalité de l'âme.
- 7 Le thème de l'épicurisme est ensuite exploré à travers des figures comme celle, bien connue, de Sigismondo Malatesta considéré comme le pire des ennemis, en son temps, de la religion catholique et de la papauté. Quelques pages sont aussi consacrées à l'hagiographie, aux *exempla* et à la littérature du Moyen Âge central : Césaire de Heisterbach, Boncompagno da Siena ou encore Boccace. Chez ces auteurs, le thème de l'irrévérence et de l'incrédulité est fréquent, entre ironie, satire et condamnation. L'étude de cette littérature fait également les honneurs du diable, qui est l'instigateur par excellence des doutes sur l'existence de Dieu et son action dans le monde. Le *fatum* et la *fortuna*, dans les textes comme dans les images, mais aussi le libre arbitre et le déterminisme astral peuvent conduire à remettre en question la place de Dieu dans le cours du monde.

- 8 La question des laïcs est également posée. On suit les traces de l'incroyance dans une sorte de galerie de portraits : la noblesse, les médecins, les poètes, les artistes et enfin le « peuple ». Le manque de foi, l'impiété, l'incroyance sont des griefs récurrents utilisés dans la propagande diffamatoire. Plus on descend dans l'échelle sociale, plus l'incroyance semble rimer avec l'ignorance. Les *simplices* sont surtout la cible de réprimandes visant à stigmatiser le relâchement des comportements religieux. Le cas de l'idolâtrie, danger intrinsèquement lié au culte des images, en est un très bon exemple.
- 9 Le thème de l'incroyance se prête particulièrement bien au jeu de la complainte et de la nostalgie d'un passé, d'un âge d'or désormais révolu. C'est le cas par exemple des *Gesta Romanorum* datées de la fin du XIV^e où il est dit avec une pointe de nostalgie : Dieu est mort ! On pourrait aussi évoquer un exemple que l'auteur ne mentionne pas, l'extrait de la vie de Saint Alexis (avant 1123) : « Le monde était meilleur aux temps anciens, car il avait la foi, la justice et l'amour ; il avait la croyance aujourd'hui disparue. Tout est changé. Le monde n'a plus sa couleur ; il ne sera jamais comme le temps de nos ancêtres ».
- 10 Peter Dinzelbacher publie certainement un ouvrage stimulant et riche tant par la diversité des sources étudiées que par les analyses avancées. Il faut l'envisager avant tout comme un précieux instrument de travail qui pose des problématiques intéressantes et ouvre des pistes de recherche plus qu'il n'apporte de vraies réponses. Cet ouvrage souffre tout de même d'une série de faiblesses. Elles sont d'abord d'ordre structurel, voire méthodologique. L'agencement d'une suite de chapitres souvent trop courts et trop succincts laisse le lecteur un peu sur sa faim et conduit à un certain nombre d'allers-retours fastidieux. Les nombreux exemples, personnages, références cités dans le texte n'obéissent pas toujours à une chronologie rigoureuse : d'une page à l'autre on passe du XII^e siècle au XV^e, puis on revient au XIII^e et ainsi de suite.
- 11 Les faiblesses tiennent ensuite à la bibliographie qui mériterait d'être enrichie, notamment par des travaux en langue française. Parmi quelques oublis significatifs, on citera par exemple les travaux de Jean-Claude Schmitt (*Le corps, les rites, les rêves, le temps. Essais d'anthropologie médiévale*, Paris, Gallimard, 2001), ceux sur la folie de Jean-Marie Fritz (*Le discours du fou au Moyen Âge (XII^e-XIII^e siècles) : étude comparée du discours littéraire, médical, juridique et théologique de la folie*, Paris, Puf, 1992) ou de Muriel Laharie (*La folie au Moyen Âge (XI^e-XIII^e siècles)*, Paris, Le Léopard d'or, 1991) et ceux de Florence Buttay-Jutier sur la fortune (*Fortuna. Usages politiques d'une allégorie morale à la Renaissance*, Paris, PUPS, 2008). Ou encore sur la question du doute ou de l'incroyance, ceux de Danielle Laurendeau (« Une démarche religieuse réfléchie : le doute dans les témoignages des déposants du tribunal d'Inquisition de Pamiers », in *Le petit peuple dans l'Occident médiéval. Terminologies, perceptions, réalités*, Paris, Publications de la Sorbonne, 2002, p. 569-578) ou de Jean Wirth (« La naissance du concept de croyance (XII^e-XVII^e siècle) », in Id., *Sainte Anne est une sorcière et autres essais*, Genève, Droz, 2003, p. 113-176). L'ouvrage recensé pose néanmoins un regard original et nécessaire sur la vie religieuse et spirituelle du Moyen Âge. Il donne surtout envie de poursuivre et d'approfondir les recherches sur l'enthousiasmant mais difficile terrain de l'incrédulité et de l'incroyance, au fond une autre manière de dialoguer avec le divin.

AUTEURS

ANDREA MARTIGNONI

Institut catholique de Paris.